

Dominique Planchon

2006- Première croisière aux Açores

1 VERS L'ATLANTIQUE (24 Mai 2006)

Ce n'est pas que nous soyons lassés de la Méditerranée mais nous avons envie de retrouver le bonheur, un peu masochiste, des longues traversées ; des jours et des nuits sans voir autre chose que la mer et le ciel. Bref, les Açores, îles mythiques pour les navigateurs et encore hors des sentiers battus, nous ont paru un objectif à notre portée et digne de « La Billebaude ».

Départ prévu le 24 avril, après un week-end consacré à notre vieux copain Patrice venu de Tahiti pour (en partie au moins) le grand boucan annuel des Frères de la Côte organisé cette année à Toulon. Mais après avoir suivi la météo la semaine précédente et constaté l'arrivée d'un fort vent de Sud Est nous avons, avec l'accord de notre équipier Jean, anticipé de 24 heures. Appareillage du Club Nautique de la Marine le dimanche 23 à l'issue d'un déjeuner chez Elisabeth avec plein œufs mimosas et un bol de mayonnaise âprement disputé entre Antoine, le fils de Jean et Elisabeth, et moi.

La météo avait vu juste et nous avons vu défiler la Costa Brava puis les Baléares sous génois tangonné, réservant la grand-voile pour des allures moins arrivées. Un peu avant le Cap de Gata, où le courant porte toujours à l'est, le vent est passé provisoirement à l'ouest. Comme nous avons passé l'âge de tirer des bords et que mama'u s'était vue promettre (mollement à dire vrai) une ou deux escales avant Gibraltar nous avons trouvé au coucher du soleil, à l'ouest de Carthagène une anse abritée du mistral dans un paysage grandiose de hautes falaises couvertes de courtines, remparts, tours de guet, et villages fortifiés. A une heure du matin le vent d'est annoncé s'est levé et le patron a décidé un appareillage immédiat, autant pour éviter une fin de nuit clapoteuse que pour profiter encore d'allures portantes. N'empêche, la case escale était cochée, et, n'en déplaise à Danièle, la promesse d'escale tenue...

Pour honorer totalement mes engagements nous avons fait route vers Motril ; c'est un port de commerce sans grand intérêt mais nous y avons vivement apprécié (en convoyant « Tapalque », le bateau de Denis, en août 2003 du Crouesty à Toulon) le Real Club Nautico, petit club local à l'ambiance familiale. A cette saison pas de problème pour trouver une place malgré l'exiguïté de la partie réservée aux yachts ; du gazole, de l'eau, de l'électricité, un bar sympathique et un excellent restaurant de fruits de mer ; que demander de plus ? Le programme prévoyait 48 heures d'escale, quel luxe, et une excursion à l'Alcazar de Grenade où nous avons reculé en 2003 devant la foule aoûtienne.

Malheureusement le week-end du 1^{er} mai en Espagne tout le monde est à la feria et aucun loueur de voitures n'a pu être joint. Bref appareillage le dimanche 30 avril à huit heures après une quinzaine d'heures d'escale, en très nette progression par rapport au précédent mouillage ; si la patronne n'est pas satisfaite ce coup- ci c'est à se pendre.

De longs calculs avaient montré qu'en appareillant tôt le matin de Motril on passerait Gib de jour et avec un courant portant à l'est. On a passé le détroit de nuit et avec 4 nœuds de courant contraire. Par chance le vent d'est qui nous avait valu cette avance, à contre temps des prévisions, a suffisamment fraîchi dans l'entonnoir pour qu'à 7,5 nœuds nous ne soyons pas trop gênés. Et c'est poussé par 25 nœuds de vent arrière que nous avons atteint Cadiz l'après midi du 1^{er} Mai, soit huit jours exactement après avoir quitté Toulon, et après deux escales comme promis à Mama'u.

Là, pour le coup, on a pris notre temps ; une journée pour visiter Cadiz (prononcer Cadi comme pour le golf ou le super marché, et tant pis pour la belle de Luis Mariano), une autre pour explorer Séville, et une troisième pour excursionner dans la région de Jerez et Arcos de la Frontera. Partout « Veterano » Osborne et « Tio Pepe » Gonzalez Dias, quel pays magnifique !

Le quatrième jour on s'est décidé à faire les pleins et le samedi 6 mai « La Billebaude » a embouqué le long chenal qui nous avait conduit à Puerto de Santa Maria quatre jours plus tôt. Nous avons choisi cette Marina au nord de Cadiz (rappel : ne pas prononcer le z) de préférence à Rota beaucoup plus loin, à Porto Sherry vaste projet à l'abandon ou à la marina du port de commerce sale et bruyante.

Dimanche après midi nous avons remplacé la bandera espagnola par le pavillon portuguese et nous nous sommes amarrés dans la grande marina de Lagos. Ici que des étrangers, surtout des anglais ; english breakfast, lincolnshire sausages and english bacon. Bref une grande marina internationale très confortable, parfaite pour préparer une traversée mais moins conviviale que nos petits clubs de Motril et Puerto de Santa Maria. Nous suivons les cartes météo d'Atlantique nord et essaierons de partir dans les meilleures conditions de vent. En attendant, excursion à Sagres et au Cap Saint Vincent, initiation au vino verde et au porto vintage, devraient nous faire passer le temps agréablement.

2. 1034 HP.

Non, non, ce n'est pas la puissance du moteur de la dernière F 1 ; c'est la pression de l'anticyclone des Acores qui a fait une tardive apparition la veille de notre arrivée à Ponta Delgada, capitale de l'île Sao Miguel. En fait nous étions très bien à Lagos car, outre les avantages d'une marina moderne, c'est un

excellent point de départ pour visiter l'Algarve, région sous estimée par les guides - le guide vert de Michelin en tout cas - et que nous avons découverte avec bonheur. En point d'orgue la forteresse de Sagres, fief de l'infant Henri le Navigateur, et le Cap Saint Vincent, paysages grandioses et historiques, mais aussi une campagne verdoyante, du moins au printemps et un accueil particulièrement souriant dans les villages intérieurs hors des sentiers battus par les hordes aoûtiniennes.

Cependant après trois jours d'escale il était temps d'appareiller d'abord pour ne pas manquer notre rendez vous avec Lady Macbeth et ensuite parce qu'à attendre l'établissement de l'anticyclone nous y serions encore.

La météo prévoyait bien quelques dépressions éloignées quand nous avons appareillé mais nous comptions fermement sur trois jours d' « alizé portugais », vent régulier qui souffle du nord, voire du nord est, dès le printemps et parfois jusqu'à 20 degrés ouest. Ça laissait à l'anticyclone des Açores le temps de s'installer, et d'ailleurs, nous avons embarqué quelques jerrycans de gazole en prévision d'une arrivée pétroleuse. Entre les deux nous faisons confiance à l'ange gardien qui veille depuis toujours sur « *La Billebaude* » pour nous assurer des conditions de navigation satisfaisantes.

En pratique l'alizé portugais s'est essoufflé en moins de 24 heures et pendant une semaine nous avons tenté de slalomer entre les dépressions qui apparaissaient chaque jour à en croire les informations plutôt succinctes de Météo France (relayées par Monaco radio et RFI) qui réserve de manière indigne ses prévisions à plus de 24 heures aux clients payants. Le passage d'un front froid s'est traduit, outre la remise en service des polaires cirés bottes et harnais, par une douzaine d'heures sous seul tourmentin particulièrement inconfortables. Comme toujours en pareil cas on a laissé le fidèle Krupp se dépatouiller et négocier les creux et les surventes, ce qu'il fait avec un flegme digne d'éloges ; quel équipier ! Le dernier jour enfin nous avons entendu sur la BLU le mot tant espéré de haute pression, et le sorcier qui se languissait aux environs de 1000 hectopascals s'est envolé vers des sommets. Tant et si bien que c'est le tournebroche qui nous a conduit au port.

Avec tout ça les lignes de traîne rafistolées avec amour en vue de cette traversée quasi-océanique sont restées dans leur boîte. La cuisinière n'avait pas de cœur à l'ouvrage pour ce genre de tambouille et de plus mes équipiers avaient tordu le nez quand j'avais pêché la bonite réglementaire, annoncée par Patrice, entre Formentera et la côte espagnole : mise à l'eau des lignes à 7 heures, bonite vidée et découpée en filets à 7 heures 15 ! Jean a même eu le toupet de prétendre que la bonite de méditerranée n'a rien à voir avec celle de Tahiti. A la rigueur je veux bien admettre que les fermières beauceronnes, que je croise sur le mail de Pithiviers, ne sont pas strictement identiques aux vahinés rencontrées au marché de Papeete mais pour les poissons... Bref ça a été thon à l'huile et sardines en boîte. Avec tout de même, de ci de là, quelques calamares en su tinta pour accompagner les divers Jerez et Manzanilla embarqués à Cadiz, ou le vinho

verde de Lagos. Dans le calme du port nous attaquons maintenant les portos vintage avec, comme il se doit, du fromage bien sec et des crackers.

Nous avons trouvé un bon poste d'amarrage à la marina de «Pero de Teive» bien que quelques catways soient partis à la dérive le jour où nous capeyions. Un Arpège armé par deux papys bretons, l'un de Larmor Plage aussi loquace que son cousin de Douarnenez est taciturne, a rencontré des vents de 50 nœuds en venant de Madère. On s'est raconté nos misères avec force punch et gwin ruz tant et si bien que le repas à bord s'est terminé avec beaucoup d'optimisme, le cousin douarnenez devenu étonnamment bavard. Si Danièle n'avait pas annoncé qu'elle allait se coucher nous y aurions passé la nuit.

Après une visite exhaustive de Sao Miguel en quatre grandes balades, des fleurs, des vaches, des lacs, des pics vertigineux, nous allons accueillir Elisabeth reconstituant ainsi le quatuor d'Apataki qui explorait les Tuamotu il n'y a guère plus de six mois à bord de «Bohême», le Carambola de Patrice et Annie. Les jeunes retraités débarqueront à Terceira, où nous serons dans quelques jours. Philémon et Baucis se retrouveront en amoureux transis en attendant l'arrivée de Petite Pomme, quelque part entre Faïal et Toulon.

3. GLA GLA GLA .

*« Avec ça un vrai temps de canard
Du vent de la pluie et de la brouillard »*

Non c'est faux ; la visibilité est excellente. En revanche on n'a pas vu beaucoup le soleil ces derniers temps et c'est plutôt frisquet ; un vrai temps de Toussaint aurait dit ma mère, Dieu ait son âme.

Les Acores, vous le savez sûrement, ce sont neuf îles réparties en trois sous archipels : « Grupo oriental », « Grupo central », « Grupo oriental ». Le tout s'étend sur 300 milles à la latitude de Lisbonne et à 1000 milles environ du continent. Curieusement le peuplement ne commence qu'au 16^{ième} siècle : des portugais et des flamands. Beaucoup de fleurs, surtout des hortensias qui se plaisent bien dans ce climat à côté duquel la Bretagne est désertique.

Après Sao Miguel nous sommes partis explorer le centre en commençant par Terceira où nous avons trouvé à Angra de Heroïsmo la marina dont tout le monde rêve ; impeccable nickel, douches, laverie, salle à langer pour bébés, jacuzzi, bistrot sympa, météo à cinq jours et un accueil d'une gentillesse inimaginable pour nous autres frenchies. Déjà au Portugal nous avons été touchés par l'amabilité des indigènes ; aux Acores c'est encore mieux et à la marina de Angra c'est exceptionnel. On deviendrait presque gentil soi-même ; bon, enfin, j'exagère, on ne se refait pas.

Au delà de Angra de Heroïsmo ville très attachante, d'ailleurs classée au patrimoine de l'humanité par quelques bons a rien, surpayés, de l'UNESCO, l'île

ne manque pas d'intérêt. Le volcanisme s'y manifeste par des fumerolles dans les nombreuses caldeiras que les guides vous encouragent à visiter. Comme le plafond était très bas, pluies et nuages à partir de 200 mètres et que, par essence, les volcans ne se situent que rarement au niveau de la mer nous n'avons, dans le brouillard, détecté les dites fumerolles qu'au pif- stricto sensu- entendez grâce à la délicieuse odeur de chou pourri, pudiquement appelée odeur de soufre, qui s'en dégage. Heureusement il y a aussi sur l'île une grotte due à une éruption assez récente et, là, grâce à l'éclairage électrique et à l'isolement total (sauf un vague trou au dessus de sa tête) on a pu s'imaginer un instant que le printemps était là. Que dire d'autre sur Terceira sinon que les « Imperiums » y sont plus nombreux qu'ailleurs ; ce sont ces chapelles à la gloire de « Espiritu Santo », un petit tiers du Bon Dieu, notion assez abstraite à mon sens, et, allez savoir pourquoi, objet d'une vénération particulière par les açoreens qui processionnent à tour de bras entre Pâques et l'ascension, ou la pentecôte (je ne sais pas très bien la différence entre les deux pour être franc). Les associations qui construisent ces Imperiums particulièrement hideux à l'extérieur et qui présentent à l'intérieur des christs sanguinolents, type prison américaine en Irak, et des colombes en argent supposées issues d'une sorte de transsubstantiation (?) opération tout juste compréhensible par les pères de l'Eglise, et encore, ces associations donc organisent des défilés avec beaucoup de draps rouges, des fleurs, et une musique mortuaire destinée, je pense, à vous préparer à votre fin dernière. Totalement laïques, mais tout aussi barbantes les « touradas » sont l'autre spécialité de l'île. En cette saison c'est presque tous les jours qu'on lache, dans un village, ou dans un quartier de Angra, un malheureux taureau soigneusement contrôlé par une corde que tiennent cinq escogriffes déguisés en joueurs de pelote basque, et que quelques débiles trouvent amusant d'exciter avec des chiffons, des couvertures et surtout des parapluies (c'est vrai qu'ici le parapluie c'est utile). Evidemment l'animal consent au début, par complaisance, à faire quelques simulacres de mauvaise humeur mais très vite laisse comprendre à ces demeurés que sa bonne volonté est épuisée et qu'il aimerait bien retrouver sa copine frisonne du champ d'à côté. Qu'à cela ne tienne ces crétiens en ont amené trois autres et ça continue ; pour nous, après le premier taureau on s'est éclipsé ayant, et largement, épuisé les charmes de la « tourada ». D'autant qu'Elisabeth avait préparé à bord, des œufs mimosas et que, cette fois il n'y avait pas ce morfal d'Antoine pour me piquer le rab de mayonnaise.

Après avoir fait dit adieu à lady Macbeth et son amiral de mari autour d'un dernier bridge dans la salle d'attente de l'aéroport de Lajes, où stationnent les C130 sans immatriculation des tortionnaires de la CIA, nous avons attendu, sous la pluie of course, un vague rayon de soleil pour rejoindre, après une nuit au mouillage de Velas sur l'île de Sao Jorge, la marina mythique de Horta, sur l'île de Faial où passent un jour ou l'autre tous les marins. Naturellement, à cette saison, c'était bondé et, « *La Billebaude* » était sans doute le seul bateau à ne pas arriver des Antilles.

Faïal c'est vraiment le lieu de rencontre des navigateurs ; sur le port, bien sur, où chaque bateau laisse sa trace en couleurs sur les quais et les digues, mais aussi chez Peter au « Café des sports » repris il y a peu par le petit-fils du fondateur ; malgré l'affluence croissante la tradition d'hospitalité et d'accueil des marins de passage y est maintenue. C'est aussi une terre de volcanisme et nous sommes allés voir les deux kilomètres carrés de lave et de cendre de 200 mètres de haut qui ont agrandi l'île en 1957 ; c'était hier.

De Horta nous avons pris le bateau régulier pour aller passer 24 heures à Pico admirer le célèbre volcan éponyme et goûter le vin blanc réputé dont les vignes sont cultivées dans de minuscules parcelles entourées de murets en basalte. Enfin, à Pico, on retrouve partout la trace des baleiniers : les miradors des vigies, les baleinières à 6 avirons, l'usine où étaient remorquées et dépecées toutes les baleines de l'archipel etc. La dernière baleine a été harponnée en 1987 et aujourd'hui le « whale watching » pour touristes a remplacé cette incroyable et unique épisode de chasse à la baleine à partir de la terre.

De retour à Ponta Delgada nous préparons la traversée retour, et comme la météo semble favorable nous n'allons sans doute pas nous éterniser à Sao Miguel.

Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur les Açores, tout en lisant un superbe roman, sachez que nous avons été emballés par « Gros temps sur l'archipel » de Vitorino Nemesio (éditions de la différence)

4. A FAST AND EXHILARATING TRIP

C'est ainsi que Jimmy Cornell, le fondateur de l'ARC, qualifie, dans son best seller « World cruising routes », la route Açores-Portugal quand l'anticyclone des Açores est bien établi. Inutile de vous dire que nous avons suivi avec soin toutes les météos possibles sur Internet et que nous sommes partis assurés des meilleures conditions possibles. Et c'est vrai que la traversée a été rapide, cinq nuits de mer contre sept à l'aller. Est-ce que la patronne a vraiment été « exhilarated » ? Je n'en suis pas totalement convaincu. D'abord parce que nous n'avons jamais, je dis bien jamais, vu le soleil ; tout juste entraperçu furtivement de minuscules taches bleuâtres à travers d'éphémères braies gendarmesques, ensuite parce que les dernières 24 heures furent assez sportives, « *La Billebaude* » refusant obstinément de réduire en dessous de 7 nœuds malgré une voilure minimum, suédoise au bas ris et un minuscule bout de torchon à l'avant. Vexé sans doute de nous avoir fait faux bond à l'aller l'alizé portugais a-t-il voulu en faire un peu trop cette fois ? Et pourtant nous avons navigué en permanence sous-voilés, ayant déchiré la grand voile à l'aller ; nous méfiant de plus, au départ, des vents catabatiques incroyablement violents qu'on rencontre sous le vent des îles, qui passent de 6 à 50 nœuds en trois secondes, et, plus tard,

des grains qu'on aurait appelé tropicaux si nous n'avions porté en permanence chandails et polaires. Enfin, puisque je ne vous cache rien, j'avoue que - croyant bien faire - j'ai voulu le troisième jour nettoyer les wc avec un salopin oublié par madame Frotti Frotta (qui passe tous les matins derrière moi au prétexte que je laisse le lavabo dans un état épouvantable... l'histoire jugera) et j'ai bouché définitivement la pompe dudit équipement. Le temps ne se prêtant pas à des travaux sur des tuyaux en communication avec la mer nous avons retrouvé, malgré nos rhumatismes, nos habitudes d'il y a trente ans et le charme désuet des gros popots dans les haubans. C'est une gymnastique qui en vaut une autre et plus la mer se creuse plus on s'assouplit ; à côté de ça l'aérobic de Jane Fonda c'est, j'allais dire, de la crotte de bique, mais vraiment ce n'est pas le terme le mieux adapté en l'occurrence.

Comme d'habitude, jusqu'à l'atterrissage sur le Cap Saint Vincent, la mer était vide. On s'est quand même payé le luxe d'identifier de loin un destroyer US entre chien et loup au crépuscule du matin (oui, je sais, je pourrais dire l'aube, mais c'est pour montrer qu'on connaît l'astronomie) qui ne voulait pas croire que nous n'avions pas de radar et a eu beaucoup de mal à nous trouver malgré le relèvement que je lui avais transmis. Si je vous dis que la vigilance des cow boys ne nous a pas bluffés vous allez encore me taxer d'anti américanisme primaire, c'est sûr.

Autre rencontre, plus sympathique celle là, un rorqual commun qui nous a dépassé, passant tout près du bord, soufflant très fort, mais avec une indifférence un peu méprisante. C'était le jour où RFI rendait compte des travaux de la Commission Baleinière Internationale qui, malgré le forcing des japonais n'hésitant pas à soudoyer de minuscules états où l'on n'a jamais chassé la baleine - les îles Salomon par exemple - a décidé par 31 voix contre 30 de prolonger le moratoire vieux de vingt ans qui protège les leviathans. On peut dire merci aux Kiwis car ce sont eux qui mènent le bon combat contre les « affreux macaques ». Il faut dire que revenant des Açores on est encore tout imprégnés des mythes et légendes qui s'attachent à ces animaux fascinants, monstrueux par leur taille et si proches de nous par leur lait et leur sang. Ils ont été parfaitement observés et décrits par Albert 1^{er} de Monaco (arrière grand-père de l'actuel) qui a visité tous les mouillages de l'archipel à bord de « L'Hirondelle ». Passionné d'océanographie Albert 1^{er} était, au-delà de ça, un véritable naturaliste puisqu'il correspondait avec mon grand père entomologiste au Muséum. J'ai photographié un buste de ce prince devant le Real Club Nautico de Ponta Delgada et j'espère que le nouveau souverain, ancien midship sur la « Jeanne d'Arc », qui veut faire de la Principauté un modèle international pour la protection de l'environnement, suivra les traces de son illustre aïeul.

Si vous n'êtes pas lassés de mes radotages baleino-açoreens lisez les minuscules récits de Antonio Tabucchi rassemblés sous le titre d'une merveilleuse nouvelle ; « Femme de Porto Pim » (Christian Bourgeois éditeur). Sans oublier, bien sur, le très beau livre, entièrement consacré à la chasse baleinière aux

Acores, de notre ami Michel Barré dont je n'ai malheureusement pas les références à bord.

Quant à nous, nous comptons, après quelques jours paresseux à Lagos, franchir bientôt les colonnes d'Hercule, puis flâner le long de la cote espagnole, et aux Baléares, avant de regagner Toulon fin juillet. Pour l'heure c'est le moment de l'hommage vespéral à la « petite colline noire », cérémonie devenue, hélas, un plaisir solitaire depuis le débarquement de Jean, puisque mama'u ne consomme que du jus de canne.

A votre santé.

5 RETOUR AU BERCAIL

Pourquoi au bercail ? Je reconnais que c'est un à peu près ; stricto sensu ce serait plutôt : pour Danièle le Champ de Mars, pour moi la Montagne Sainte Geneviève. A moins qu'il ne s'agisse du retour au sein de Notre Sainte Mère l'Eglise des deux brebis égarées que nous sommes ; peu crédible. N'empêche, le mot me plait, avec son petit parfum de bergerie et son pluriel si singulier.

Pardonnez cette digression et retenez seulement que « *La Billebaude* » a regagné son poste d'amarrage au Club Nautique de la Marine à Toulon, qui n'a d'ailleurs – mais que ça reste entre nous - de club que le nom.

De Lagos à Toulon ça sentait un peu la routine, pour ne pas dire le convoi. Gib, déjà franchi en 1996 avec vingtaine de voiliers glaoush, sous spi, et un départ de régates au canon donné par un patrouilleur de la Royal Navy ; dans l'autre sens en 2002 sur « Tapalque », le voilier de Denis que nous avons conduit du Crouesty à Toulon pendant qu'il naviguait en famille (et en Méditerranée) sur « *La Billebaude* » et, bien sur, au départ de cette croisière. Pour cette quatrième fois le soleil, le courant et le vent étaient avec nous ; un peu trop même puisque nous avons décidé d'aller manger une paella à Estepona pour laisser la mer d'Alboran se calmer avant de retrouver notre cher Real Club Nautico de Motril où Danièle a encore manqué l'Alhambra de Grenade ; cette fois nous avons la voiture mais le délai de 5 jours pour réserver un billet d'entrée nous a découragés.

Ensuite direction Valence, le Real Club Nautico de Valencia, port sur lequel nous avons jeté notre dévolu pour voir quelques régates éliminatoires de l'America's Cup, et, de là, explorer l'intérieur de la péninsule ibérique. Au passage nous avons prévu deux jours de bulle dans un mouillage idyllique ; En fait le Cap Cullero s'est avéré très venteux et les surfeurs nous narguaient dans les déferlantes à vingt mètres du bord ; rien à voir avec les descriptions lénifiantes des guides nautiques. Bref la mamma stressant fort, le patron culpabilisé a fait le « quart-comme » une bonne partie de la nuit avant que nous ne ripions nos galoches, direction Valencia ou nous sommes arrivés plus tôt que

prévu. Trop tard cependant pour l'avant dernière phase de la Louis Vuitton's cup qui se terminait la veille. Seul le tarif d'amarrage spécial America's Cup restait encore en vigueur pendant une semaine (coefficient trois), pas de chance pour nous. Qu'importe, grâce à Don Isidoro Sanchez Martell, le « Commodore », nous avons pu quitter le poste d'amarrage des passagers, remuant, poussiéreux et loin de tout pour nous retrouver au milieu du club, dans un endroit parfait pour laisser le bateau en sécurité ; le temps d'une escapade à Madrid et Tolède. Malgré l'encombrement des vols à cette époque de l'année, la vie intense de Valence (accident de métro, arrivée du Pape etc...) et le fait que la marina soit isolée dans un désert au sud du port, au point que la plupart des taxis s'y perdent, Petite Pomme a fini par nous y rejoindre juste avant minuit le 4 juillet, à temps pour me souhaiter mon anniversaire.

C'est donc avec elle que nous avons découvert Valence, troisième ville d'Espagne dont le centre, dit historique, ne nous a pas enthousiasmé. En revanche nous avons aimé l'architecture très moderne des musées et bâtiments officiels de la périphérie comme « L'Oceanografico » tout à la fois zoo, aquarium et écomusée. C'est là que nous sommes tombés, par hasard il faut bien le dire, sur le spectacle de ce qui se veut le plus grand delphinarium d'Europe. Aucun de nous trois n'imaginait que les dauphins et les hommes pouvaient réaliser ensemble de telles acrobaties et, surtout dans une étonnante atmosphère ludique, bien différente de la tristesse qui émane des spectacles offerts par les animaux en cage. A dire vrai nous avons mis en balance ce sentiment de jeu avec ce que nous disait, à Pico, Serge, observateur averti des cétacés. Se méfiant des attitudes anthropomorphiques, il nous affirmait que les dauphins qui viennent « jouer » le long de la coque de « *La Billebaude* » sont des males qui viennent seulement s'assurer que nous ne menaçons pas le troupeau, notamment les femelles qui allaitent, et qu'il ne faut imaginer aucune espièglerie là dedans. Vaste débat !

C'est encore avec elle que nous avons traversé la campagne dévastée et industrialisée qui sépare Valence de Madrid ; au point qu'on s'est demandé si on ne préférerait pas la morne plaine beauceronne, c'est dire. Après une superbe, mais tardive, soirée Flamenco Petite Pomme qui a adoré ce spectacle (enfin, ce qu'elle en a aperçu entre deux sommes) nous a abandonné pour retourner s'occuper de sa japonaise, de sa polonaise, de son russe, de ses chats, du cobaye de sa fille etc. dans sa tour de Babel du boulevard Voltaire. Chaque fois nous regrettons la brièveté de ses apparitions.

Sans elle donc, nous avons visité l'Escorial puis, le lendemain, Tolède où je n'étais pas retourné depuis 1952 – voyage en 4cv avec papa, maman et le guide bleu- soit il y a plus d'un demi-siècle ; des années lumière pour mes petits enfants. Après Valence-Madrid on n'imaginait pas de paysage plus laid. Eh bien si ça existe et c'est entre Madrid et Tolède ; décidément Rougemont c'est presque beau.

Trois jours et demi de vent de cale quasi continu, ensuite, pour regagner Toulon, une sacrée pétote. On en a profité pour remettre les lignes à l'eau ; nouveaux leurres, hameçons neufs, veille particulièrement attentive au lever et au coucher du soleil.... Bilan : on a pêché trois sacs plastiques et une mouette et on a perdu le dernier des leurres tahitiens offerts par mon ami Ropati à Moorea quand il a arrêté définitivement la pêche.

En revanche, deux ou trois heures avant l'arrivée, alors qu'on était en vue du Cap Sicié, un énorme cachalot a croisé notre route et a plongé quasiment sous notre étrave ; dernier clin d'œil des Açores sans doute. C'est sur cette rencontre symbolique que cette chronique se termine : en queue de poisson.

A suivre...

2011 - Seconde croisière aux Açores

12 septembre 2011

« UNE CROISIÈRE AUX AÇORES. »

Les Açores, vous le savez sûrement, ce sont neuf îles réparties en trois paquets « Grupo occidental », « Grupo central », « Grupo oriental ». Le tout s'étend sur 300 milles à la latitude de Lisbonne et à moins de 1000 milles environ du continent. Le peuplement se compose à l'origine de flamands, de portugais et d'anglais. Beaucoup de volcans, de collines, et partout, des fleurs ; surtout des hortensias qui se plaisent bien dans ce climat où la pluie ne manque pas. Ce sera la pleine saison quand le rallye y passera.



La population est y encore plus accueillante que sur le continent et c'est tout dire quand on connaît la gentillesse des Portugais. Gentillesse qui n'exclut pas le courage puisque jusqu'en 1984 la principale ressource de l'île a été la chasse à la baleine. Et puis, quel plaisir de sortir un peu des sentiers battus et de trouver des îles encore (pour un temps) préservées du tourisme de masse et qui ont gardé un charme apprécié des navigateurs.

Les bons mouillages sont rares mais, avec l'aide de subventions européennes, chaque île a construit des marinas modernes où l'on

séjourne avec plaisir sans dépenses excessives.

1 Navigation.



En ce qui me concerne, ou plutôt en ce qui concerne « *La Billebaude* », Prétorien de 10,80 mètres, la traversée Lagos/Punta Delgada, fin avril, nous a pris sept jours et demi, avec quelques heures sous tourmentin. Retour fin juin en six jours avec un vent de Nord entre 10 et 25 nœuds. Autant dire que nous n'avons guère rencontré le célèbre alizé portugais censé souffler du NE jusqu'à 300 milles de la côte. Au voisinage des îles, une fois le célèbre anticyclone établi, assez tardivement dans notre cas, c'est plutôt à de la pétrole qu'il faut s'attendre

en se méfiant des vents catabatiques violents qui vous surprennent brutalement sous le vent des îles, même par temps calme. L'atelier allemand de voilerie installé à San Miguel ne chôme pas ; principalement en rapiécant les voiles déchirées.

Si j'ajoute que nous avons rallié Lagos depuis Toulon en 10 jours, hors escale, et avons fait la traversée inverse en 8 jours vous en déduirez facilement que les voiliers du rallye qui veulent arriver à Toulon pour le feu d'artifice toulonnais du 13 juillet auront intérêt à quitter San

Miguel avant le 25 juin ; la durée totale de la traversée Punta Delgada /CNMT s'établissant, pour mon modeste 35 pieds, à 16 jours de mer, toujours hors escale bien sûr.

Quant à la météo je me suis contenté des prévisions de météo France retransmises sur BLU aussi bien par RFI que par Monaco radio.

Une fois sur place comptez de 24 à 36 heures pour passer d'un archipel à l'autre et des traversées de quelques heures entre îles d'un même archipel

2 Les îles orientales;

Sao Miguel :



Nous avons séjourné deux fois à la marina de Pero de Teive ; un peu encombrée la première fois car le petit coup de vent rencontré avant d'y atterrir avait emporté deux pontons mais normalement il y a de la place. L'île est la plus grande de l'archipel, et Punta Delgada sa capitale. C'est aussi une île verdoyante et fleurie où les balades sont nombreuses. On y trouve tout ce qu'il faut pour un bateau grâce notamment à Thomas et Any (c'est elle qui ravaude les voiles) installés dans la marina même. Sao Miguel est l'une

des rares îles où l'on trouve des mouillages satisfaisants mais je ne les ai pas explorés. Quelques grands connaisseurs des Açores comme Philippe de Guillebon, qui y a fait de longs séjours quand l'« Archimède » explorait la dorsale médio atlantique, considère que Sao Miguel est la plus belle île de l'archipel.

Je n'ai pas visité l'île du Sud, Santa Maria, où il n'y avait pas de marina en 2006, un seul mouillage acceptable, et encore par vent d'ouest seulement. Apparemment il y en a une maintenant à Vila do Porto.

3 Les îles centrales

Terceira :

Nous avons été particulièrement bien reçus dans la marina qui se trouve en plein cœur de la ville à Angra de Heroísmo (l'héroïsme c'est d'avoir fichu à la porte les espagnols). La ville est très belle. Beaucoup de bistros sympatiques où il vaut mieux s'en tenir à des plats simples et locaux : poulpes ou poissons grillés et salades en buvant du vin vert un peu pétillant, ou du vin de Pico sans aucun doute le meilleur de l'île.

Au-delà d'Angra de Heroísmo ville très attachante, d'ailleurs classée au patrimoine de l'humanité, l'île ne manque pas d'intérêt. Le volcanisme s'y manifeste par des fumerolles dans les nombreuses caldeiras que les guides vous encouragent à visiter. Comme le plafond était très bas lors de notre visite, pluies et nuages à partir de 200 mètres et que, par essence, les volcans ne se situent que rarement au niveau de la mer nous n'avons, dans le brouillard,



déteçté les dites fumerolles qu'au pif- stricto sensu- entendez grâce à la délicieuse odeur de chou pourri, pudiquement appelée odeur de soufre, qui s'en dégage. Heureusement il y a aussi sur l'île une grotte due à une éruption assez récente où, grâce à l'éclairage électrique et à l'isolement total (sauf un vague trou au-dessus de sa tête) on a pu s'imaginer un instant que le printemps était là. Que dire d'autre sur Terceira sinon que les « Imperiums » y sont plus nombreux qu'ailleurs ; ce sont ces chapelles à la gloire de « Espiritu Santo », un petit tiers du Bon

Dieu, notion assez abstraite à mon sens, et, allez savoir pourquoi, objet d'une vénération particulière par les Açoréens qui processionnent à tour de bras à partir de Pâques. Construits par des associations ces Imperiums, particulièrement hideux à l'extérieur, présentent à l'intérieur des christes sanguinolents, des colombes en argent et autres splendeurs. En juin vous assisterez sûrement à des défilés avec beaucoup de draps rouges, des fleurs, et une musique mortuaire destinée, je pense, à vous préparer à votre fin dernière.



Totalement laïques, mais tout aussi barbantes les « touradas » sont l'autre spécialité de l'île. Quand vous y serez c'est presque tous les jours qu'on lâche, dans un village, ou dans un quartier de Angra, un malheureux taureau soigneusement contrôlé par une corde que tiennent cinq escogriffes déguisés en joueurs de pelote basque, et que quelques débiles trouvent amusant d'exciter avec des chiffons, des couvertures et surtout des parapluies (c'est vrai qu'ici le parapluie c'est utile). Evidemment l'animal

consent au début, par complaisance, à faire quelques simulacres de mauvaise humeur mais très vite laisse comprendre à ces demeures que sa bonne volonté est épuisée et qu'il aimerait bien retrouver sa copine frisonne du champ d'à côté. Qu'à cela ne tienne ces crétins en amènent d'autres et ça continue ; pour nous, après le premier taureau on s'est éclipsé ayant, et largement, épuisé les charmes de la « tourada ».

Sao Jorge :

En route vers Faial j'ai pris un coffre pour la nuit devant le port de Vila das Velas peu équipé pour accueillir un voilier. J'étais inquiet car le coffre me paraissait ancien, parce que le mouillage était très rouleur, et parce qu'il y avait de fortes risées venant de la terre. En fait j'aurais eu plus confiance dans mon ancre mais ces fonds irréguliers et rocheux ne sont guère sympathiques. Finalement le manque de sérénité de l'endroit nous a conduits à appareiller en milieu de nuit pour arriver au petit matin à Faial.

Sao Jorge ne restera pas comme le meilleur souvenir de cette virée en Atlantique.

Faial :

Nous avons séjourné dans la marina mythique de Horta où passent un jour ou l'autre tous les marins. Naturellement, à cette saison, c'était bondé, et « *La Billebaude* » était sans doute le seul bateau à ne pas arriver des Antilles. Quand le rallye passera les postes à quai seront sans doute assez rares mais on peut mouiller dans le port en attendant qu'une place se libère



Faial c'est vraiment le lieu de rencontre des navigateurs ; sur le port, bien sûr, où chaque bateau laisse sa trace en couleurs sur les quais et les digues, mais aussi chez Peter au « Café des sports » repris il y a peu par le petit-fils du fondateur ; malgré l'affluence croissante la tradition d'hospitalité et d'accueil des marins de passage y est maintenue. C'est aussi une terre de volcanisme et nous sommes allés voir les deux kilomètres carrés de lave et de cendre de 200 mètres de haut qui ont agrandi l'île en 1957 ; c'était hier somme toute.

Pico :

La description des ports et mouillages de cette île étant assez rebutante, de Horta nous avons



pris le bateau régulier pour aller passer 48 heures à Pico admirer le célèbre volcan éponyme et goûter le vin blanc réputé dont les vignes sont cultivées dans de minuscules parcelles entourées de murets en basalte. A Pico, on retrouve partout la trace des baleiniers : les miradors des vigies, les baleinières à 6 avirons, l'usine où étaient remorquées et dépecées toutes les baleines de l'archipel etc. La dernière baleine a été harponnée en 1987 et aujourd'hui le « whale watching » pour touristes a remplacé cet incroyable et unique épisode de chasse à la baleine à partir de la terre.

C'est d'ailleurs chez Serge Vialelle sympathique français installé à Pico depuis une vingtaine d'années et pionnier du whale watching que nous nous sommes installés : <www.espacotalassa.com>. Pico restera peut-être notre meilleur souvenir de cette croisière De Horta que nous avons repris le chemin du retour, via Punta Delgada, regrettant un peu de ne pas avoir poussé jusqu'à l'ouest de l'archipel d'autant que beaucoup de navigateurs gardent un souvenir ému de Flores et surtout de ses habitants. En revanche pour vous, qui arriverez des Antilles en juin, une escale dans cette île où le mouillage est bien abrité des vents d'ouest me paraît un bon atterrissage.

4 Bibliothèque du bord.



Quelques conseils de lecture pour terminer. Pour comprendre quelle extraordinaire aventure humaine a été la chasse à la baleine dans ces îles je vous recommande le livre de mon camarade Michel Barré, récemment décédé, qui a consacré toutes ses permissions à accompagner les baleiniers açoréens jusqu'en 1984 : « Les dernières chasses au cachalot » - éditions du Gerfaut. Aussi, une très belle nouvelle de Antonio Tabucchi ; « Femme de Porto Pim », éditions Christian Bourgeois. Enfin, comme tous ceux qui l'ont lu, j'ai été

passionné par « Gros temps sur l'archipel » de Vittorino Nemesio – éditions de la différence-- superbe roman qui décrit la vie d'une famille anglo-portugaise installée depuis le XVIème siècle aux Açores.

Fin provisoire...